

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THÈSE

N°

499

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

CHARLOTTE FRUTON

Née le 25 Avril 1898, à Paris

MÉRIMÉE et la MÉDECINE

Président : M. OLIVIER, Professeur

TOURNAN
IMPRIMERIE V. FARRÉ
1938

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

CHARLOTTE FRUTON

Née le 25 Avril 1898, à Paris

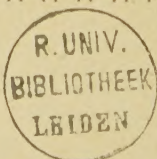
MÉRIMÉE et la MÉDECINE

Président : M. OLIVIER, Professeur

TOURNAN
IMPRIMERIE V. FARRÉ
1938

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNEO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIER.
Clinique urologique	MARION.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	JEANNIN.
	LÉVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	ÓMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	M. VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique cardiologie	LAUBRY.
Clinique d'Assistance Médico-sociale	CROUZON.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE. . . . Pathologie chirurgicale
 BARIÉTY Pathologie médicale
 BÉNARD (Henri). Pathologie médicale
 BERNARD Etienne. Pathologie médicale
 BESANÇON (Justin). Hydrologie
 BOULIN Pathologie médicale
 EULLIARD Histologie
 CATHALA Pathologie médicale
 CHEVALLIER . . Pathologie médicale
 COSTE Pathologie médicale
 DOGNON Physique
 FEY Urologie
 FUNCK Pathologie chirurgicale
 GALLIARD Parasitologie
 GASTINEL Bactériologie
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale
 GAYET Physiologie
 DE GENNES . . . Pathologie médicale
 GIROUD Histologie
 HAGUENAU . . . Pathologie médicale
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie
 HAZARD Pharmacologie
 HUGUENIN. . . . Anatomie pathologique
 JOANNON Hygiène
 LACOMME Obstétrique

MM.

LANTUÉJOUL. . . Obstétrique
 LAROCHE (Guy) Pathologie médicale
 LAVIER Parasitologie
 LELONG. Pathologie médicale
 LEMAIRE Pathologie expérimentale
 LEVEUF Pathologie chirurgicale
 M^{lle} J. LÉVY . . . Pharmacologie
 LÉVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie
 MÈNÉGAUX . . . Pathologie chirurgicale
 MOLLARET . . . Pathologie médicale
 MOREAU Pathologie médicale
 MOULONGUET . Pathologie chirurgicale
 MOUQUIN Pathologie médicale
 PETIT-DUTAILLIS. Pathologie chirurgicale
 PIEDELIEVRE. . . Médecine légale
 PORTES. Obstétrique
 RENARD Ophthalmologie
 RICHET Physiologie
 SANNIE Chimie biologique
 SENEQUE. Pathologie chirurgicale
 TROISIER Pathologie expérimentale
 TURPIN Pathologie médicale
 VIGNES. Obstétrique
 WILMOTH Pathologie chirurgicale

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale
 BUSQUET Pharmacologie
 CHAILLEY-BERT Physiologie
 GUENIOT Obstétrique
 HEITZ-BOYER. . Pathologie chirurgicale

MM.

LARDENNOIS. . Pathologie chirurgicale
 LE LORIER. . . . Obstétrique
 SCHWARTZ . . . Pathologie chirurgicale
 VAUDESCAL . . . Obstétrique

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.		MM.	
ALAJOUANINE .	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgicale.
AUBERTIN . . .		BROCQ	
BRULÉ		CADENAT	
CHABROL		GATELLIER	
DONZELOT . . .		MOURE	
DUVOIR.		QUENU :	
LIAN		VELTER	
PASTEUR-VALLERY- RADOT			
SEZARY.			

MM.	
ECALLE	} Clinique obstétricale.
METZGER	

V — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé . .	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans des dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation,

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE
A MA MÈRE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Docteur OLIVIER

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris

*Qui m'a suivie, encouragée,
guidée, inspirée.*

A MES MAITRES

Professeurs à la Faculté de Médecine de Paris, Médecins,
Chirurgiens, Chefs de Clinique des Hôpitaux

A Messieurs les Docteurs BÉLIARD et LEBOURG
Stomatologistes des Hôpitaux

A MES MAITRES

de l'Ecole de Chirurgie Dentaire et de Stomatologie de Paris

A LA MÉMOIRE DU DOCTEUR LEBEDINSKY

A MONSIEUR LE DOCTEUR MAURICE PARTURIER

A MONSIEUR GUSTAVE-LOUIS TAUTAIN

A MONSIEUR PIERRE TRAHARD

A TOUS CEUX QUI M'ONT AIDÉE, SOUTENUE,
CONSEILLÉE PENDANT MES ANNÉES DE LABEUR

MÉRIMÉE & LA MEDECINE

INTRODUCTION

Peu d'écrivains ont été aussi préoccupés de leur santé que Mérimée. Peu d'auteurs ont laissé dans leur correspondance des observations aussi complètes de tout ce qu'ils ont ressenti. Peu d'hommes ont eu une aussi grande envie de vivre et de vivre le moins péniblement possible, et pourtant, malgré les conseils des Maîtres les plus renommés de l'époque, malgré la docilité du célèbre patient, il semble que Prosper Mérimée fût parmi ceux qui ont le plus souffert. Il a dû gravir un véritable calvaire dont chaque station se révélait plus atroce jusqu'à ce qu'il s'éteignît doucement, on pourrait presque dire discrètement.

Reprenant dans le détail tout ce qui concerne la santé de Mérimée, il semblait normal qu'un médecin se penchât vers cette souffrance, qu'il l'étudiât pour y chercher en même temps que l'examen d'un malade, une compréhension toujours plus grande de la souffrance, une compassion toujours plus généreuse pour ceux qui la supportent et un désir toujours plus vif de guérir et de consoler.

*
* *

A quelle maladie Mérimée a-t-il succombé ? La question est encore controversée. Nous allons tenter de la résoudre au cours du présent travail. Le Mérimée qui nous occupe est vieux, épaissi, quinteux et inquiet. C'est celui qu'Augustin Filon nous a représenté de la sorte :

« En entrant dans la cour des Fontaines, j'ai aperçu l'Impératrice qui venait du jardin anglais. Un vieux Monsieur marchait à côté d'elle en regardant les pavés. Mise soignée et même coquette ; pantalon gris, gilet blanc, ample cravate bleu ciel d'ancien style. Un gros nez à bout carré, de forme curieuse ; le front haché de

quatre profondes rides cruciales ; l'œil rond, froid, un peu dur, à l'ombre d'un sourcil épais et derrière le miroitement du pince-nez. L'allure générale est très raide. Probablement un diplomate anglais.

L'Impératrice m'appelle pour me présenter. C'est Mérimée » (1).

C'est celui encore dont M. Gabriel Hanotaux évoqua le « je ne sais quoi de gauche, de contraint, de renfrogné », celui dont il écrivit enfin qu'il « était de ces Messieurs de peu de place que les grosse dames écrasent dans les diligences ».

Dans ces recherches délicates sur la maladie de Mérimée, nous avons consulté naturellement les ouvrages de fond sur l'auteur de **Carmen**, mais nous avons surtout utilisé son énorme correspondance, toujours en cours de publication.

(1) Mérimée et ses amis. Augustin Filon (Hachette 1922).

ASCENDANCE

Etudions d'abord les hérédités de Mérimée.

Son père, Léonor Mérimée, fils d'un avocat de Rouen, intendant du dernier maréchal de Broglie, naquit en 1757. Nous ne trouvons dans sa vie aucun incident pathologique. Il fit des études régulières. Nous savons que son apparence chétive l'avait fait désigner à Rouen par ses camarades « le liscacio fracido ». A 43 ans, il se maria avec Anne Moreau dont la mère dirigeait un pensionnat où il venait donner des leçons. Nous n'avons trouvé qu'un seul bulletin de santé dans une lettre que Madame Mérimée écrivait à son frère : « Mon mari est toujours gros et frais » (1).

En 1834, le chétif liscacio était parvenu à la vieillesse. Il écrivait : « Malgré mes soixante-dix-sept ans, je me porte passablement ; mais mon oreille devient plus dure de jour en jour, et cela n'est pas commode dans les assemblées délibérantes qu'il faut diriger » (2).

Il ne fut vraiment malade qu'à 79 ans. Il écrivait le 29 mai 1836 : « Les médecins n'ont pu, depuis quatre mois, arrêter une maladie d'entrailles qui m'affaiblit de jour en jour au point que je n'ai plus que la peau et les os » (3).

Et Mérimée, au moment de la mort de son père expliquait : « Mon père tomba malade l'hiver dernier. Son médecin, après avoir fait tout ce que l'expérience lui conseillait, n'était pas parvenu à arrêter le mal qui était un désordre dans les voies digestives. Il n'avait rien gagné au bout de trois mois que quelques courts répit, pendant lesquels les symptômes disparaissaient pour revenir bientôt. Mon père était devenu d'une faiblesse extrême, mais il n'avait rien perdu de son activité et continuait à se livrer à ses occupations ordinaires » (4). Cette amélioration fut de courte durée. Il fit une promenade en voiture, portières ouvertes, il prit froid, eut une bronchite dont il mourut quatre jours après, le 27 Septembre 1836.

(1) G. Pinet. Léonor Mérimée. (Champion, 1913).

(2) Léonor Mérimée. Op. cit.

(3) Léonor Mérimée. Op. cit.

(4) Léonor Mérimée. Op. cit.

La sœur de Léonor Mérimée eut un fils, Augustin-Jean Fresnel, inventeur du phare qui porte son nom et examinateur à l'Ecole Polytechnique. Ce travailleur acharné, après les examens de 1824, eut une attaque d'hémoptysie qui le condamna à 39 ans à la retraite. Il mourut à Ville-d'Avray, le 14 Juillet 1827. Pour qui voudrait faire de Mérimée un tuberculeux, y a-t-il là une raison de soutenir un pareil diagnostic ? Nous ne le croyons pas.

Anne Moreau est née à Avallon en 1775. Elle a le caractère ferme, l'esprit équilibré d'une femme en bonne santé.

Mérimée raconte qu'un jour, entrant dans une pièce avec une bougie allumée, elle mit le feu à un bonnet à volants qu'elle portait habituellement, et à son fichu. Elle fut entourée de flammes. Calmement, elle prit une couverture, s'en enveloppa, ne jeta pas un cri et en fut quitte pour quelques cheveux roussis.

Quand elle faisait ses portraits d'enfants, elle savait tenir immobiles ses jeunes modèles en leur contant des histoires.

Comme son mari, profondément irrégulière, elle ne connut même pas l'angoisse de l'au-delà.

Nos recherches ne nous ont permis de lui découvrir aucune autre maladie qu'un zona, si pénible « qu'elle trouvait que c'était la plus grande misère du monde ».

Après la mort de son mari, Madame Mérimée alla demeurer chez son fils. Ils vécurent ensemble quinze ans. Elle s'appliquait par les soins dont elle l'entourait à l'affranchir des difficultés de la vie matérielle auxquelles elle le savait tout à fait impropre. Elle mourut après une courte maladie le 30 Avril 1852. Elle a succombé à une fluxion de poitrine.

Mérimée écrivait le 1^{er} Mai 1852, à Jenny Dacquin : « Ma bonne mère est morte ; j'espère qu'elle n'a pas trop souffert. Elle avait les traits calmes et l'air doux qui lui étaient ordinaires » (1).

(1) Lettres de Prosper Mérimée à une Inconnue (Michel Lévy Frères). 1874.

ENFANCE DE MÉRIMÉE

Prosper Mérimée naquit, à Paris, le 27 Septembre 1803. Enfant longtemps désiré, il fut heureux, choyé dans un calme foyer de bourgeois aisés. Il ne connut ni les privations, ni les rigueurs du froid, ni les humiliations de la misère.

Nous ne trouvons aucune maladie grave relatée dans les nombreuses études que nous avons consultées.

Sa mère fit son portrait à 5 ans. Il ne reste qu'une copie du tableau. C'est un élégant bambin aux yeux intelligents auréolés de boucles. Nous croyons déjà découvrir dans ce visage d'enfant tout ce qu'il nous promet.

C'est aussi à 5 ans que le caractère du jeune Prosper se dessine. On raconte avec quelques variantes que grondé, mis au cachot, il demanda pardon. On rit. Il jura de ne plus s'excuser. Comme « Adolphe », il s'habitue à contenir en lui-même ce qu'il éprouve. C'est une âme sensible qu'une excessive pudeur ferme à jamais.

A 8 ans, il entra comme externe au lycée. Il y fit des études si satisfaisantes que Madame Mérimée pouvait en 1812 — son fils avait 9 ans — écrire à son frère : « Prosper est en vacances, cependant il suit toujours le lycée parce qu'on y reçoit encore une leçon par jour. Il a été couronné. Nous sommes fiers, comme tu penses. Il a eu un second prix de thème et un premier accessit de version. Il passera à la rentrée dans une classe plus forte et plus nombreuse. Il faut piocher en vacances pour tâcher d'être quelquefois le premier, parce qu'il a un grand désir d'aller à Charlemagne où ne sont admis que les premiers de chaque classe. Il a force ambition, mais il est mauvais et goilleux (sic) à taper ; sa santé n'est pas mauvaise ; cependant, il est maigre comme un garenne » (1).

(1) Léonor Mérimée. G. Pinet. Op. cit.

JEUNESSE DE MÉRIMÉE

Nous n'avons trouvé aucun détail se rapportant à notre travail avant cette lettre de Léonor Mérimée, datée du 22 Novembre 1821 : « J'ai un grand fils de 18 ans dont je voudrais bien faire un avocat. Il avait des dispositions pour la peinture au point que sans avoir jamais rien copié il fait des croquis comme nos jeunes élèves et ne sait pas faire un œil. Toujours élevé à la maison, il a de bonnes mœurs et de l'instruction » (1). Il fit en effet ses études de droit et fut reçu avocat trois ans après, ce qui nous incite à penser que, pendant toute sa scolarité, Mérimée n'a présenté aucun trouble pathologique appréciable. Nous ne trouvons d'ailleurs qu'une maladie relatée dans une lettre adressée à Ampère le 3 Novembre 1824. Cette maladie ne dura que huit jours.

Nous aimons à nous le représenter à cette époque sous les traits du Saint-Clair du « Vase Etrusque » tel qu'il s'est dépeint lui-même, croit-on. « Saint-Clair était né avec un cœur tendre et aimant, mais à un âge où l'on prend trop facilement les impressions qui durent tout la vie, sa sensibilité trop expansive lui avait attiré les railleries de ses camarades. Il était fier et ambitieux. Il tenait à l'opinion comme y tiennent les enfants. Dès lors il se fit une étude de supprimer tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante. Il y réussit, mais sa victoire lui coûta cher ». Avait-il déjà remporté cette victoire quand, à 18 ans, il rencontra Henri Beyle qui écrit dans ses souvenirs d'Egotisme : « Ce pauvre jeune homme en redingote grise et si laid avec son nez retroussé » ?...

Est-ce la rivalité existant entre Beyle et Victor Cousin — que la jeunesse d'alors admirait — qui lui donna ce ton désenchanté qu'il ne quitta jamais ?

Nous n'avons pas cherché à résoudre le problème d'ordre psychologique, quelque intérêt que nous lui sachions. Mais nous nous en voudrions de ne point le désigner à la réflexion critique des historiens de la littérature française. Les « dehors » d'une conscience tout ensemble agressive et traquée, l'infrastructure d'un caractère

(1) Léonor Mérimée. Op. cit.

douloureux jusque parmi les apparences de la joie et les plaisirs du succès, qui les éclairera ? L'œuvre magistrale de M. Gustave Rudler a définitivement élucidé, pour ce qui concerne Benjamin Constant, quelques-uns des aspects les plus délicats de la psychologie d'un homme et d'un temps. Les travaux des Mériméistes apportent des documents qui jetteront sur Mérimée les mêmes décisives clartés.

Pourtant la fortune qui s'était montrée clémente au début de sa vie, ne devait point cesser de lui sourire. Secrétaire du Comte d'Argout, il était à la fois le viveur qui savait apprécier « les petits rats », le mondain choyé des salons et l'homme de lettres déjà connu.

« Les rats ont du bon, dit-il, mais il faut les prendre pour ce qu'ils sont et ne pas leur demander autre chose que ce qu'ils peuvent donner. Quant aux âmes, je suis convaincu que les rats en ont aussi bien que les honnêtes femmes. Et pour le corps, je suis obligé de dire qu'ils ont presque toujours l'avantage. Si j'avais à recommencer ma vie, je crois que je me bornerais à la chasse aux rats » (1).

Nous relatons ces détails parce que, lorsque nous avons étudié la santé de Mérimée, nous avons trouvé des auteurs qui en font un obsédé sexuel. Nous ne le croyons pas. Quand il quittera le Comte d'Argout, en 1834, et qu'il deviendra inspecteur des monuments historiques, il voyagera non seulement en France, mais en Angleterre, en Espagne, en Grèce, et il se plaindra de ce que les Méridionales sont sales, les policiers de Lyon trop sévères et les Athéniennes « malheureusement vertueuses ».

Nous ne pensons pas trouver ici la cause de sa maladie terminale, mais nous devons nous poser une nouvelle question : toutes les conditions nécessaires et suffisantes pour contracter des maladies vénériennes étant remplies, lesquelles allons-nous lui découvrir ?

Le 12 Octobre 1833, Mérimée écrit à Edouard Grasset : « J'ai eu dernièrement une chaude-pisse mais très bénigne et, admirez le guignon, avec une femme honnête qui n'avait rien que des règles

(1) Mérimée et ses amis. A. Filon (Hachette). 1922.

un peu âcres » (1). Cette « chaude-pisse » bénigne a dû être en réalité assez sérieuse.

En Août 1834, Mérimée en ressentait encore les conséquences. C'est ainsi qu'il écrit à Royer Collard (lettre inédite communiquée par M. Maurice Parturier) le 15 Août, d'Autun, où il était en tournée d'inspection : « Je ne sais si ç'a été la fatigue, les insomnies, ou une bourse de 1.200 francs en or qui ballotait dans ma poche à la hauteur de ce que vous savez bien, mais je suis arrivé ici avec un testicule gros comme le poing et douloureux... Je me suis traité avec force bains, melons d'eau, raisins, etc... et grande sagesse. Vous me ferez plaisir de me dire d'où cela provenait. Ma conscience était pure. Le gonflement n'appartenait pas au testicule proprement dit. Il semblait qu'un autre testicule m'était crû. Je crois, sauf votre meilleur avis, que c'était un gonflement des vaisseaux spermatifères, produit par la concussion de soixante napoléons ! Quid dicis ? ».

Cet incident fut-il d'ailleurs isolé ? Il semble que non et Mérimée paraît avoir été assez familier de ces sortes d'ennuis, qu'il acceptait avec bonne humeur pour lui et pour ses amis, comme il ressort de ce fragment inédit (1841), que nous communique M. Parturier : « Quant à votre infirmité, écrit Mérimée à un archéologue de ses amis, si vous m'en croyez, mon brave, vous viendrez à Paris et vous remettrez la partie affligée entre les mains de mon ami, A. Pasquier, non le chancelier, mais le chirurgien du Duc d'Orléans. C'est un garçon qui n'a pas son pareil pour faire pisser les gens. Ses procédés sont les plus insinuaires du monde. Il vous élargit en douceur, sans vous faire de mal, et vous sortez de ses mains avec un urètre tout neuf. Je vous mènerai chez lui si vous voulez, et je réponds que vous vous en trouverez bien. C'est l'affaire de six semaines ».

Quant à la syphilis, nous n'en trouvons aucune trace, seulement une appréhension en même temps qu'un avertissement, toujours à Edouard Grasset, le 23 Juillet 1832 :

« On a vu sur son épaule, il y a 15 jours, un bouton de mauvaise apparence et qui fait venir toutes sortes d'idées pénibles

(1) Lettres de Mérimée aux Grasset, publiées par Maurice Parturier (La Connaissance) 1929.

et mercurielles au curieux qui l'a découvert. Avis au lecteur » (1). Nous ne nous arrêterons pas à ce détail. Nous ne connaissons, en effet, aucune communication de chancre de l'épaule.

*
* *

ABUS DU TABAC ?

Les lettres aux Grasset et à la famille Delessert nous apprennent que Mérimée, malgré les remontrances de la Faculté, continua à fumer avec excès. En 1837, il se désole parce qu'une boîte de 250 admirables cigares s'épuise. Il est tellement incorrigible qu'en 1869, au moment où après avoir essayé tous les traitements il va prendre des bains d'air comprimé, il fume encore. Il remercie son ami de Marseille qui lui a fait remettre du tabac par son fils et il demande si « moyennant finances, il pourra en avoir encore ». Quand on critique un fumeur, Mérimée prend sa défense. « Vous me dites que tout son mal vient de ce qu'il fume trop et je n'ai pas le courage de l'en blâmer ».

(1) Lettres de Mérimée aux Grasset. Op. cit.

MÉRIMÉE

LES MÉDECINS & LES MALADES

Mérimée a parmi ses amis un grand nombre de médecins. Il aime consulter ceux qui lui inspirent confiance, non seulement pour lui, mais pour ses amis.

Le premier éloge qu'il fait d'un médecin, c'est de proclamer qu'il n'est pas un « charlatan ». Il trouve le corps médical « collet monté », aussi il demande s'il peut offrir simplement des honoraires.

Se fondant sur son expérience personnelle, il donne lui-même des consultations à Panizzi, le 18 Novembre 1866 : « Je connais votre maladie et je la crois très remédiable. Il vous faudrait de deux choses l'une : ou bien un médecin, homme d'esprit et assez patient pour vous écouter souvent sur le sujet gastrique. Cela ne se rencontre que très rarement, les docteurs habiles ne donnant pour l'ordinaire leur attention qu'à des cas graves —. Ou bien, il faut être votre médecin à vous-même, à l'exemple de votre compatriote Tibère, empereur calomnié par ce polisson de journaliste nommé Tacite. Il s'agit, et cela vaut la peine qu'on y réfléchisse très sérieusement, de rechercher par des expériences, ce qui convient et ce qui ne convient pas à votre estomac. Essayez d'abord de boire à vos repas de l'eau de Saint-Galmier ou de l'eau de Condillac. Il est très probable que vous vous en trouverez bien. Essayez encore de prendre un peu de carbonate de soude, avant de manger. Enfin, essayez encore quelque chose de plus simple, c'est de changer l'heure de vos repas.

Soyez convaincu qu'après un mois d'étude, vous aurez trouvé le régime qu'il vous faut suivre, et alors ce n'est plus qu'une affaire de fermeté pour persévérer et pour ne pas manquer à la loi qu'on se sera prescrite » (1).

Mérimée choisissait ses médecins, suivait scrupuleusement les

(1) Lettres de Mérimée à Panizzi, publiées par L. Fagan (Calmann-Lévy). 1881.

traitements ordonnés et il s'intéressait aux choses de la médecine. Il aurait voulu que les grands savants fissent des traités très simples qui puissent être compris par les malades. Ces idées sont exprimées dans la lettre qui suit, adressée à Charles Robin :

Mon cher Confrère,

« Je vous remercie bien tard de votre aimable lettre et des deux articles peu catholiques que vous m'avez envoyés. Je les ai lus avec beaucoup d'intérêt. Le Docteur Gimbert m'a expliqué un certain nombre de mots qui m'étaient tout à fait inconnus et dont vous autres savants, négligez d'instruire le vulgaire.

« Epithelium, segmentation, etc... étaient de l'hébreu pour moi. Quelle (sic) étrange laboratoire que le corps humain. Je vous dirais bien que pour les ignorants vous fixiez un résumé de votre remarquable travail, je veux dire un résumé dogmatique dans lequel vous diriez : « Voilà ce qui se passe, Messieurs et Mesdames, après que vous avez fait vos turpitudes ». Pour moi, je n'avais pas la plus légère idée de ces phénomènes au travers desquels l'embryon d'un Newton risque de devenir un crétin. En somme, il me semble qu'on peut féliciter le grand démiurge de la grandeur de ses lois générales, mais lui reprocher un peu la négligence dans les détails. Il y a en Angleterre une excellente encyclopédie dont Lord Brougham a été un des grands faiseurs. On y a vulgarisé une grande quantité de connaissances utiles. Je sais que vous autres savants, vous croyez perdre votre temps lorsque vous instruisez le vulgaire, mais remarquez que la vie est courte et combien de choses il y a dont l'étude exige une disposition toute spéciale. Résumer les faits acquis à la science et les donner aux pauvres ignorants avec une signature comme la vôtre qui garantit la vérité, ce serait, je crois, rendre un véritable service à l'humanité. Si j'étais à Paris, je voudrais vous faire un résumé de vos articles tels que je les comprends. Vous y feriez les corrections nécessaires. Vous y mettriez une tête et une queue et le tour serait fait. Vous vous moquez beaucoup des métaphysiciens et vous n'avez pas tort, mais où diable voulez-vous qu'ils s'instruisent ? Mgr. Dupanloup dit à M. Veuillot qu'il ne sait pas la théologie, ce qui doit être vrai, mais

cependant la théologie peut s'apprendre parce qu'il y a des livres et un enseignement, tandis que pour savoir quelque chose de vos mystères physiologiques il faut disséquer un nombre infini de cadavres, suivre beaucoup de professeurs, lire avec critique quantité de mémoires. Pourquoi ne pas avoir la charité de mettre en quelques pages les vérités prouvées. Par exemple, lorsque M. Gimbert m'a expliqué ce que c'est que la segmentation, j'ai éprouvé quelque chose de ce que Christophe Colomb dut sentir en découvrant l'Amérique » (1).

(1) Chronique Médicale

LA SANTÉ DE MÉRIMÉE

Abordons enfin le sujet principal de notre travail. Les lettres de Mérimée, à partir de l'année 1840 — il avait alors 37 ans — nous apporteront une observation suivie faite par un malade qui savait non seulement s'analyser, mais encore exprimer exactement ce qu'il ressentait.

En Décembre 1840, nous savons qu'il souffre de la gorge et qu'il va reprendre ses pilules d'aconit. Ce n'est donc pas la première atteinte. Toutefois, l'affection n'est pas installée. Nous n'avons plus aucun bulletin de santé avant 1842, date à laquelle il se plaint de spasmes, d'éblouissements, de migraines horribles, de « chats » dans la gorge, de « feux d'enfer » dans la poitrine. Il note alors pour la première fois qu'il s'alite.

En 1843, encore des migraines. En 1845, Mérimée est très impressionné par la mort de Sharpe. Il craint d'avoir comme lui une apoplexie, se plaint de ce que « le sang lui monte à la tête ». Il se sent vieillir et en est fort irrité. Il n'a que 42 ans.

En 1846, il accuse pour la première fois « un horrible rhume », des névralgies et il craint toujours une apoplexie.

En 1847, à 44 ans, il se plaint d'être tout gris.

En 1848, nous trouvons une névralgie faciale typique qui n'est que passagère.

En 1852, il écrit à Jenny Dacquin : « J'ai été fort malade et je suis encore assez faible. J'ai été pendant quarante-cinq heures avec une disposition à la congestion cérébrale telle que je croyais que j'allais voir le royaume des ombres » (1).

En 1854, il n'accuse que des douleurs intercostales et un lumbago.

En 1855, une forte grippe et un torticolis.

Il écrit, en Janvier 1856, à Mrs Senior : « J'ai été repris de douleurs névralgiques. Cela me fait souffrir beaucoup, et quand je ne souffre pas, j'ai peur de souffrir bientôt, en sorte que je passe mon temps au plus mal » (2).

(1) Lettres de Prosper Mérimée à une inconnue. Op. cit.

(2) Notes sur Prosper Mérimée. Félix Chambon. (Mâcon, Protat Frères) 1902.

Dans une autre lettre, il avait dit : « Je n'ai plus personne pour qui travailler, j'avais un but, je n'ai plus de but ».

M. Pierre Trahard nous dit que ce quelqu'un pour qui il travaillait, c'était Valentine Delessert, le but qu'il poursuivait étant de lui être agréable. De cette tragique aventure, il ressort que « l'amour a été la force de ce railleur, la faiblesse de cet incrédule » (1).

En effet, malgré ses nombreuses infidélités, Mérimée aimait très tendrement Madame Delessert. Ils vécurent tous deux comme « le ménage » le plus uni. Les jours d'anniversaire, on échangeait de petits cadeaux et le mari ignorant tout, personne ne souffrit. Après cette rupture, Mérimée devint un autre homme. Il se sentit vieillir et déchoir. Trouvons-nous là une des causes de sa progressive dégradation physique ? Quant à Madame Delessert, en eut-elle conscience ? Et ne s'éloigna-t-elle que pour chercher auprès de Maxime Du Camp des joies nouvelles ? Quelle que soit la réponse qu'il y faille faire, il est certain que désormais Mérimée va plus que jamais se replier sur lui-même, chercher à guérir ou du moins à être soulagé. Il se soumettra désormais avec une grande docilité à tous les traitements, même aux plus extraordinaires.

Pour Mérimée, la douleur physique s'ajoute à la douleur morale, elle semble lui être comme un complément, un « par-dessus le marché ». Nous trouvons cette expression dans une lettre adressée au Baron Pichon, en Juin 1856 :

Dimanche soir (22 juin 1856).

« Je suis par-dessus le marché (si) rhumatisé du bras gauche que je ne mets mon habit qu'en grinçant des dents » (2).

Jusqu'en 1856, nous n'avions trouvé que des manifestations très nettes d'une diathèse arthritique : migraines, névralgies intercostales, lumbago et névralgie faciale.

Certes, il accuse des spasmes, mais ceux-ci nous paraissent être les manifestations de la gastrite dont il souffrait depuis sa jeunesse et qu'il a si bien étudiée qu'il put donner à Panizzi la consultation écrite que nous avons citée et reproduite.

(1) Vieillesse de Mérimée. P. Trahard (Nogent-le-Rotrou, Daupeley-Gouverneur) 1930.

(2) *Mercur* de France, 1^{er} Juillet 1937.

Quant à sa tendance à la congestion cérébrale, c'est à notre avis une simple manifestation d'hypertension. Nous lui trouverons d'ailleurs un peu plus tard des éblouissements.

Ce qui devra arrêter davantage notre attention ce sont les symptômes suivants :

Mal de gorge. Usage d'aconit.

Feux de l'enfer dans la poitrine.

Premier rhume et première bronchite accusés.

Enfin, pour la première fois, il dit s'être alité.

En 1857, il se plaint encore de souffrir « comme un chien » de la tête et de l'estomac. Il craint toujours une apoplexie. La mort de Sharpe, comme plus tard celle de Victor Cousin, lui donnent l'appréhension d'une semblable fin.

Malgré la possession totale de lui-même qui lui donne son calme apparent, Mérimée est un impulsif. Voir mourir ses amis le fait s'analyser plus attentivement encore. Il se trouve malingre.

En 1859, il a un deuxième rhume qu'il qualifie « d'affreux » et que la Faculté avait jugé plus sévèrement encore. On lui ordonne un séjour à Cannes.

A partir de cette époque, Mérimée ne vivra plus qu'en allant comme les oiseaux frileux attendre le printemps prochain sur les côtes ensoleillées. Il a remarqué que le soleil est « son grand remède ». Il s'y « rôtit » toute la journée.

En 1860, nouveau lumbago. Le Docteur Maure lui dit de se frotter avec du Baume Tranquille « qui ne le tranquillise pas du tout ». Il se plaint toujours de migraines — va pourtant au bal, puis accuse un troisième « rhume affreux ».

En 1861, il se plaint surtout de son estomac, ressent des douleurs qui commencent à cinq heures du matin et durent une heure et demie. Il croit que lorsqu'on est pendu on souffre quelque chose de semblable. Il accuse un torticolis.

Il écrit le 26 Août 1861 à Madame de Boigne : « J'ai été repris par des douleurs d'estomac, plus fortes que jamais, et cela m'a duré plusieurs jours » (1).

(1) Lettres de Mérimée à la Comtesse de Boigne. Introduction et notes par Laurent de Sercey, (Plon) 1933.

En Août 1862, il va à Bagnères de Bigorre, d'où il écrit que le médecin des eaux, un de ses amis, l'a ausculté et lui a trouvé deux maladies mortelles dont il a entrepris de le guérir moyennant qu'il boirait tous les jours deux verres d'eau chaude qui n'a pas très mauvais goût et qu'il se baignerait dans de l'eau assez chaude mais « très agréable à la peau ». Il lui semble que cela lui fait du bien.

C'est à partir du mois de Novembre 1862 qu'il se sent plus fatigué ; il devient quineux et poussif. Il écrit à Jenny Dacquín, le 5 Novembre 1862 : « Je suis enrhumé et assez mal de mes poumons. Vous apprendrez un jour que j'ai cessé de respirer faute de viscères » (1). Un séjour à Compiègne le fatigua beaucoup. Il dit à Lebrun, le 25 Novembre : « Je suis très souffrant, je ne respire plus » (2). Enfin, il craint d'avoir « quelque fâcheuse affaire au cœur ». Il s'en remet encore à la Faculté. La consultation est relatée dans une lettre à Panizzi, datée du 30 Novembre 1862. « En quittant Compiègne, j'ai été pris de douleurs d'estomac et de spasmes très douloureux. J'ai consulté la Faculté. Je ne sais si l'on m'a flatté, mais le verdict de mon Esculape n'a pas été aussi mauvais que je l'avais craint. Je croyais avoir quelque fâcheuse affaire au cœur ou dans ces parages. On m'a déclaré atteint et convaincu d'emphysème : c'est-à-dire que mes poumons fonctionnent comme de vieux soufflets ; de plus, j'ai des rhumatismes des muscles intercostaux... On m'a dit d'aller à Aix ou dans les Pyrénées pour prendre des eaux sulfureuses » (3).

Les « rhumes affreux » ont donc fatigué les poumons. Remarquons que c'est en novembre 1862 qu'on a fait le diagnostic d'emphysème, le cœur est encore normal.

L'année 1863 débute par un lumbago très douloureux, de plus Mérimée a des étouffements, des palpitations. Il écrit de Cannes, le 27 Janvier 1863, à Madame de Boigne : « J'allais me mettre en route pour Paris et je comptais y être le 20 de ce mois, lorsque j'ai attrapé un gros rhume qui m'a donné la fièvre et des étouffements très douloureux. J'ai passé une semaine dans mon lit dans l'état d'un poisson hors de l'eau « panting for breath » (4).

(1) Lettres à une inconnue. Op. cit.

(2) Notes sur Prosper Mérimée. Félix Chambon. Op. cit.

(3) Lettres à Panizzi. Op. cit.

(4) Haletant.

Je suis maintenant hors d'affaire et je commence à sortir, mais mon docteur m'a défendu de partir avant que le temps ne se soit un peu radouci dans votre Sibérie. Nous avons ici des journées de Juin, mais les soirées sont fraîches et les couchers de soleil perfides. Je m'y suis laissé prendre et je m'en sens encore » (1).

Il a, en février, un rhumatisme dans l'épaule gauche qui disparaît au moyen de l'Archery. C'est à ce moment qu'on le représente suivi de ses deux fidèles anglaises dont l'une tenait la boîte de peinture et l'autre les flèches. C'est un médecin anglais qui lui avait ordonné l'Archery pour donner du jeu et de la force aux muscles de la poitrine.

Le Docteur Maure, en février, lui défend d'affronter les brouillards de Paris. En mai, il souffre de la tête et de l'estomac et écrit à Jenny Dacquin, le 20 mai 1863 : « Depuis quinze jours, je tousse au lieu de dormir et je suis pris de crises d'étouffements. Le seul remède est de prendre du laudanum, et cela me donne des maux de tête et d'estomac presque aussi pénibles que la toux et l'étouffement » (2).

En Décembre, il se plaint de passer sa vie à tousser et à étouffer. Il a consulté plusieurs médecins, les diagnostics sont différents. Avant de quitter Paris, il se remet entre les mains de Trousseau, « le plus habile médecin pour l'asthme ». Nous l'apprenons par une lettre à Fanny Lagden, du 12 Décembre 1863 : « J'espère pouvoir partir jeudi soir pour Cannes. J'ai tant souffert depuis à peu près une semaine que je suis décidé à consulter le Dr Trousseau qui a une grande réputation pour la guérison de l'asthme ; il a, en effet, beaucoup amélioré l'état de Monsieur Emile Péreire. Bien que je n'aie pas grande confiance en lui, je lui ai écrit pour lui demander un rendez-vous et le verrai probablement demain ou après-demain. Il prétend avoir découvert par hasard un produit qui est une vraie cure de l'asthme. Ce qui me rend moins bien maintenant c'est que j'ai un fort rhume qui augmente beaucoup mon oppression générale » (3).

Trousseau, après une longue consultation, promet de le guérir. Il lui trouve un « asthme nerveux le plus rebelle ». Il lui ordonne de l'arsenic, « cela fait grand bien aux moutons, aux chevaux et aux

(1) Lettres à la Comtesse de Boigne. Op. cit.

(2) Lettres à une inconnue, Op. cit.

(3) Lettres à Fanny Lagden, publiées par P. Trahard et G. Connes (Boivin 1938)

Tyroliens ; mais c'est une question de savoir si mon estomac est comme celui des quadrupèdes et bipèdes à qui l'arsenic réussit » (1). Une seconde lettre du 16 Décembre à Fanny Lagden nous apprend qu'il va suivre ce traitement. « J'ai vu Trousseau qui m'a donné une longue consultation ; il pense que je peux guérir, mais il confesse que l'asthme nerveux est le pire de tous les asthmes, et comme il dit, le plus rebelle. Je dois prendre pendant plusieurs mois des doses d'arsenic, et d'autres drogues ; mais il n'y a pas de régime spécial, si ce n'est d'être modéré dans le boire et le manger. J'ai tous les remèdes nécessaires, mais je ne commencerai pas avant d'être à Cannes et d'avoir consulté le Docteur Maure. Trousseau me dit que l'arsenic à la dose qu'il me prescrit n'aura pas de mauvais effets sur l'estomac... » (2).

Nous avons été surpris quand nous avons connu le diagnostic du grand Trousseau. Nous avons voulu connaître sa conception de l'asthme et son traitement.

Nous trouvons dans une lettre à Bretonneau : « J'ai le malheur d'être asthmatique moi-même. J'ai fixé mon attention en homme intéressé sur bien des asthmatiques. Les uns ont une attaque brutale. Les autres sont catarrheux, emphysémateux et asthmatiques par paroxysme. Toujours toussant, toujours un peu poussifs grâce à leur catarrhe chronique et à leur emphysème et quasi crevarts quand la névrose pulmonaire vient se mettre à la traverse » (3).

Toute la suite de notre travail ne servira qu'à prouver que Mérimée est parmi ces derniers. Nous pourrions presque dire que Mérimée est un asthmatique « à la manière de Trousseau ». Quant au traitement par l'arsenic, il a été employé dans les temps les plus reculés pour les affections pulmonaires. Mais c'est à Trousseau que revient l'honneur d'avoir étudié cette médication. En même temps que Trousseau soumettait les malades aux fumigations arsenicales, il leur donnait à l'intérieur des pilules d'acide arsenieux à la dose de deux à quinze milligrammes.

Avant de quitter Trousseau, donnons un portrait tracé par lui des asthmatiques. « Ils ont le visage un peu bouffi, les pieds un peu enflés. Je suppose qu'ils n'ont rien au cœur. Les asthmatiques de cette catégorie sont ma terreur. Je les condamne à mort net

(1) Lettres à Panizzi Op. cit.

(2) Lettres de Fanny Lagden. Op. cit.

(3) Bretonneau et ses correspondants. P. Triaire. (Alcan, Paris 1892)

quand je les rencontre et je n'en ai pas encore vu qui ne soient morts très tristement. Ils meurent avec de l'albumine dans les urines. Presque tous sont des goutteux dévoyés » (1).

Trousseau avait rencontré Mérimée. Il était de ceux qu'il condamnait à mort net et ses promesses de guérison n'étaient que le pieux mensonge du médecin au futur moribond.

L'arsenic ne put donner qu'une amélioration passagère. Quelques jours après, Mérimée dit qu'il est en « piètre santé » et cet état persiste jusqu'à la fin de l'année.

En 1864, il arrive à Cannes avec un nouveau « rhume abominable ». Il se sent très souffrant et craint de « s'en aller vers un monde meilleur ». Les crises sont plus rapprochées qu'autrefois. Il ne dort presque plus, n'a plus d'appétit, la moindre promenade l'accable.

Le 5 Septembre, il écrit à Panizzi : « Pendant que vous êtes en villégiature, je tousse et j'étouffe. Il faut absolument qu'on me donne une maison de campagne au bout du Nil si l'on veut que je vive » (2).

Et à Jenny Dacquin, le 24 Octobre : « Vous savez que les rhumes sont graves pour moi qui ai bien de la peine à respirer déjà quand je me porte bien » (3).

La dyspnée est donc devenue continue. Mérimée semble s'y résigner et s'adapter, puisqu'au début de l'année 1865 « il ne se trouve pas trop mal ».

Il « s'enrhume » en février. En mars, les étouffements augmentent d'intensité et se renouvellent à des intervalles plus rapprochés. Il reste dix jours sans quitter sa chambre et à peine son lit. On lui donne de la codeïne qu'il ne peut supporter parce qu'il en résulte une telle confusion dans sa tête qu'il croit en devenir complètement fou. Après deux jours passés sans prendre de codeïne, il se remet à tousser de plus belle et à ne plus déraisonner. Mais il est si épuisé qu'il se croit sur le déclin rapide et tantôt en prend son parti, tantôt s'en irrite et s'en afflige.

En 1866, il paraît résigné, il est heureux quand il a deux

(1) Bretonneau et ses correspondants, (P. Triaire). Op. cit.

(2) Lettres à Panizzi. Op. cit.

(3) Lettres à une inconnue. Op. cit.

jours de bons sur trois et quand la sensation d'étranglement est remplacée par un étouffement douxereux. Il pense à la mort, il se demande pourquoi il vit encore. Il ne peut plus sortir le soir. Il se plaint de devoir faire attention à tout et il regrette le temps où il pouvait ne faire attention à rien. Pourtant il est encore capable de se réjouir à la pensée que la cuisinière de Fould, qui va arriver avec ce dernier à Cannes, fera des sauces « à se lécher les doigts jusqu'aux coudes ».

En Janvier 1867, il se plaint de devenir de plus en plus poussif. Ce qui l'étonne, c'est que le soir venu, « sa poitrine se gonfle » et qu'il est mieux dans la position horizontale que debout ou assis.

Victor Cousin meurt dans ses bras. Il en est bouleversé. Ses lettres sont l'écho de l'angoisse qui l'étreint.

Il écrit à Madame de Beaulaincourt, le 18 Janvier 1867 : « J'ai vu mourir ce pauvre Cousin de la façon la plus déplorable. La veille il avait été plein de verve et d'esprit... Le matin il travaillait encore, causait avec gaieté, et faisait des projets. Il s'est plaint d'une envie de dormir invincible, qui n'avait rien de surprenant, car la nuit précédente il n'avait pas dormi. C'est pendant son sommeil que l'apoplexie l'a frappé. Il n'a pas repris connaissance, et n'a même pas rouvert les yeux. Mais la vie matérielle a duré encore près de vingt heures. Il faisait entendre des râlements horribles pour les assistants, et cependant il n'y avait pas dans sa figure la moindre contraction. Les médecins disaient qu'il ne souffrait pas. C'était la dernière lutte du corps déjà abandonné par l'intelligence. En le voyant ainsi, on ne pouvait s'empêcher de souhaiter que la mort vînt. Si on fût parvenu à sauver le corps, il serait demeuré longtemps encore peut-être comme un cadavre galvanisé. Je n'ai jamais rien vu de plus déplorable que le contraste entre les gémissements et les mouvements automatiques de cette agonie et le calme extraordinaire des traits du visage. L'approche de la mort donne une certaine beauté à part même du respect qu'elle inspire » (1).

Et, le 25 Janvier, il dit encore à Madame de Beaulaincourt :

« Cette mort de M. Cousin m'a vivement frappé et j'ai toujours sous les yeux le spectacle de son agonie. Je me demande ce qui vaut

(1) Lettres de Prosper Mérimée à Madame de Beaulaincourt. publiées avec introduction et notes par Maurice Parturier. (Calmann-Lévy 1936).

mieux ou mourir comme lui d'un coup d'assommoir ou bien s'en aller doucement dans des souffrances prolongées. Il y a quelque chose d'infiniment triste à penser que l'intelligence meurt avant le corps, je ne saurais dire pourquoi, mais cela me semble ainsi... » (1)

S'il est tellement frappé, c'est que lui-même est « patraque », « souffreteux », il tousse, il étouffe. Le soleil, son grand remède, ne le guérit plus. Le grand voyageur se demande, avant d'entreprendre un déplacement, s'il en aura la force et s'il ne vaudrait pas mieux « crever » dans un coin comme les animaux malades. En effet, en Avril 1867, il croit mourir en route et doit s'aliter en arrivant à Paris. Il se remet, puis s'alite à nouveau au point qu'en Août il écrit à Madame de Beaulaincourt qu'il en est à sa cinquième ou sixième grippe depuis le début de l'été.

Il écrit, en août, à la Duchesse de Castiglione-Colonna : « Je suis toujours malade comme une bête ; toussant et ne guérissant point ; c'est ce qui m'empêche de faire auprès de vous mon métier d'amoureux. Mais j'espère qu'au premier temps chaud je pourrai le reprendre » (2). Et le 15 Octobre : « J'aurais dû vous écrire plus tôt, mais j'ai été très souffrant, et si triste que je n'avais pas le courage de prendre une plume » (3).

Avec l'hiver la toux, les rhumatismes, les suffocations l'accablent à un tel point qu'il se décide à recourir aux charlatans. Il expérimente des serviettes inventées, par un apothicaire de Tarascon et vendues par des religieuses. Le baromètre était au beau-fixe. Il se trouva mieux, crut un instant à un miracle. Il fut vite déçu.

En 1868, il a 65 ans, la toux et les étouffements ont fatigué son cœur. Pour la première fois il prend de la digitaline. Cela l'attriste. Il acceptait presque résigné d'être poussif quand on lui donnait l'assurance que son cœur était normal.

Il ne sait plus à quel saint se vouer quand il a connaissance d'un nouveau traitement par l'air comprimé, qui a guéri un de ses amis, asthmatique, probablement Grimblot, de Marseille. Mérimée hésite entre Montpellier et Lyon, et il écrit, le 26 Mars 1868, à son ami Louis de la Saussaye (lettres inédites communiquées par M. Maurice Parturier) : « Je suis plus poussif que jamais. Je viens de passer une semaine abominable... On me conseille les bains d'air comprimé. C'est un remède qui guérit depuis quelque temps

(1) Lettres à Madame de Beaulaincourt Op. cit.

(2) Lettres à la Duchesse de Castiglione-Colonna, publiées par P. Trahard. (Boivin, 1938).

(3) Lettres à la Duchesse de Castiglione-Colonna, Op. cit.

et qui me paraît dans la période de son efficacité. J'hésite entre Montpellier et Lyon, les deux seules villes de l'Empire où on comprime l'air pour les asthmatiques. Je viens de lire l'ouvrage d'un docteur, Pravaz lyonnais, qui doit vous être connu. Quelle espèce d'homme est-ce ? Que doit-on penser de son établissement ? Où demeure-t-il, et peut-on loger chez lui ou y aller facilement ? ». Les renseignements fournis par La Saussaye, recteur de l'Académie de Lyon, décidèrent Mérimée en faveur de Montpellier et du Docteur Bertin. « Vous m'avez fort dégoûté de M. Pravaz, écrit-il le 3 Avril 1868, au même La Saussaye, en me disant à quelle hauteur il vit. Je crois que j'irai à Montpellier dès que je m'en sentirai la force ». Il revient sur le même sujet, le 29 Avril, peu après son arrivée à Montpellier : « Ce que vous m'avez dit de la hauteur de l'établissement de Lyon m'a terrorifié. Je suis ici depuis une douzaine de jours, très content du traitement, encore plus du médecin et pas trop mécontent de moi-même qui ai certainement éprouvé quelque amélioration ».

Mérimée a pu, en effet, lire un des ouvrages suivants : « Essai sur l'emploi médical de l'air comprimé » ou « Second mémoire sur l'emploi de l'air comprimé », parus en 1841 et en 1850. C'est à ces deux ouvrages du Docteur Pravaz que nous emprunterons l'exposé de la méthode et de son mode d'action.

« Dans l'état régulier des propriétés organiques et vitales du tissu pulmonaire et sous la pression ordinaire de l'atmosphère, l'indépendance des mouvements des parois thoraciques relativement aux mouvements du poulmon n'existe, à la vérité, que d'une manière virtuelle, car les cavités que ces organes contiennent se dilatent et se resserrent en effet simultanément, mais il peut survenir d'une part des conditions pathologiques qui augmentent la réaction des poulmons contre la pression atmosphérique et d'un autre côté l'homme peut être accidentellement placé dans un milieu aériforme dont la densité soit plus ou moins inférieure à celle de l'atmosphère où il respire habituellement.

La raréfaction de l'air opérée artificiellement par la machine pneumatique a montré qu'au-delà d'un certain degré la vie des animaux s'éteignait. On a conclu de là qu'une diminution de la pression atmosphérique ordinaire devait alanguir toutes les fonctions de la vie. L'observation manifeste une exaltation de la vitalité sous l'influence d'un accroissement de cette pression » (1).

(1) Essai sur l'emploi de l'air comprimé. Dr Pravaz. (Lyon. Savy) 1850.

*
**

« Il n'est pas sans intérêt de rechercher comment l'inspiration momentanée de l'air condensé dans un appareil où le sujet n'est placé que pendant un temps relativement assez court, peut déterminer l'ampliation de la cavité thoracique ; on ne saurait attribuer cet effet à l'élasticité plus grande de l'air comprimé car cette élasticité agit également au dehors et au dedans des parois de la poitrine. Voici, à mon avis, la seule explication que l'on puisse donner de cette modification dont la cause est plutôt physiologique que mécanique. Le besoin de respirer, quoique plus impérieux et plus constant que celui des autres excitants de la vie, est cependant comme eux susceptible de plus et de moins suivant l'habitude d'y satisfaire d'une manière plus ou moins étendue. Un homme enfoncé dans le calme de la méditation a une respiration lente et faible. Il contracté avec le temps l'aptitude à vivre en ne consommant qu'une quantité d'oxygène bien inférieure à celle qui est nécessaire dans l'état normal et sa poitrine se conforme insensiblement à la réduction apportée dans l'exercice des fonctions respiratoires. Si l'on vient à changer le conflit ordinaire de ces organes avec l'air extérieur en le plaçant dans une atmosphère plus dense, il éprouve en général un sentiment de bien-être produit par une hématoxe plus parfaite ; ce sentiment n'est pas encore un besoin, mais il le devient bientôt par sa répétition ; or, comme il cesse d'être produit lorsque le fluide au milieu duquel se fait la respiration est ramené à la pression inférieure, l'instinct cherche à suppléer au sortir de l'appareil à la densité de l'air par des inspirations plus grandes et de la continuité de ces efforts d'expansion résulte un accroissement permanent de la cavité pectorale. L'action physiologique du bain d'air n'est donc pas limitée à son influence actuelle et directe sur l'hématoxe. On voit qu'elle se prolonge bien au-delà par les changements qu'elle détermine consécutivement dans la forme des organes de la respiration » (1)

La Faculté de Médecine de Lyon, dans son rapport, fut tout à fait favorable à la nouvelle méthode : « Il faut lire dans le mémoire de M. Pravaz l'ingénieux exposé de la théorie physiologique de l'action du bain d'air comprimé, théorie qui nous paraît très rationnelle et qui, en regard des faits sur lesquels elle se fonde,

(1) Second mémoire sur l'emploi de l'air comprimé. Dr Pravaz (Lyon Savy) 1841.

prouve combien ce système de médication doit être puissant. Aussi, nous avons l'honneur de vous demander l'approbation du livre de M. Pravaz ».

La Société de Médecine a approuvé ce rapport en 1840.

Quant au mode d'administration du traitement, aux impressions ressenties, c'est Mérimée lui-même qui nous les apprendra par exemple dans cette lettre du 19 Avril 1868 (Grimblot ?) : « Je suis arrivé ici très mal portant. Bise exécrable, poussière, sécheresse diabolique. J'ai vu aussitôt M. Bertin. son abord m'a plu ; rien d'un charlatan. Il est venu me voir le soir, m'a percuté, ausculté, etc... et a trouvé le coffre tel que les médecins de Paris me l'avaient dit : emphysème surtout du côté droit. M. Bertin m'a dit que je n'avais rien au cœur, que par conséquent je n'avais rien à redouter de l'air comprimé, que très probablement l'emphysème céderait à plusieurs bains, mais que quant à la partie nerveuse de mon affection, il n'y pouvait pas grand'chose. Là-dessus il m'a mené dans la boîte que vous connaissez et aussitôt j'ai éprouvé un soulagement sensible. J'en suis à mon troisième bain aujourd'hui. Je me sens mieux, mes inspirations sont plus profondes et plus faciles. Ce matin, j'ai monté mon escalier sans haleter. Je m'endors tous les jours dans ma boîte. Les tintements d'oreille ne sont pas grand'chose, mais je crains de devenir sourd. M. Bertin me rassurait ce soir sur ce point. Il dit que c'est affaire de quelques jours. Il paraît très content de moi et ce soir il était plus affirmatif que la première fois sur le fait de ma guérison » (1).

Mérimée espère non guérir, mais être soulagé. Il fait l'éloge de son médecin et du traitement par l'air comprimé à ses amis. Il écrit à Madame Delessert, le 21 Avril 1868 :

« Je suis venu ici pour prendre des bains d'air comprimé. C'est un étrange remède pour asthme dont j'ai voulu essayer. Cela promet et je me trouve certainement mieux après mon cinquième bain. On me met dans une boîte qui ressemble beaucoup aux monuments élevés par M. de Rambuteau. Je suis assis dans un fauteuil, les pieds sur une chauffrette et éclairé par des œils de bœuf en crystal très épais. On me pompe de l'air avec une machine à vapeur de façon à m'en donner une double ration. Il me semble, aussitôt que la machine fonctionne, que les petits feux d'artifice

(1) Chronique Médicale.

japonais de M. Desoier me partent dans les oreilles. Voilà tout le désagrément. Je ne manque jamais de m'endormir et deux heures après je suis très soulagé. Mon docteur me promet de remettre ainsi mes pounons à neuf après une quinzaine de bains. Je le souhaite fort, car je menais une vie intolérable » (1).

Il n'oublie pas Madame de Beaulaincourt et lui écrit le 24 Avril 1868 :

Madame,

« Je suis ici depuis une huitaine de jours, pas encore acclimaté. Mon déménagement, mon installation et ma cure m'ont donné tant de tracas que je n'ai pu encore vous écrire. D'après le conseil de mes amis je me suis mis dans les mains d'un Docteur Bertin, dont la mine m'a plu et qui ne m'a pas paru charlatan. Il ne m'a pas promis de me guérir mais de me soulager, ce qui est beaucoup et il me semble qu'il est en voie de réussite. Il me met, tous les matins, pour deux heures, en pénitence dans une petite tour de fer qui ressemble beaucoup à ces monuments qui ornent le boulevard et qu'on doit à M. de Rambuteau. On y est d'ailleurs très commodément assis dans un grand fauteuil. On a assez de lumière pour lire et un papier avec un crayon pour transmettre ses volontés à l'homme qui a soin de l'appareil. Dès que la porte de la tour s'est refermée, une machine à vapeur y comprime de l'air. On ne sait par où il vient ni par où il s'en va, mais au bout de deux minutes, on a comme un feu d'artifice dans les oreilles. C'est le seul effet appréciable. On respire d'ailleurs très commodément et vous noterez que dans ma tour je respire juste le double de l'air que vous absorbez dans votre chambre. Il paraît que l'effet sur les pounons est considérable. Je me sens certainement mieux, je respire avec plus de facilité et en somme je suis sensiblement mieux. Je compte passer encore une dizaine de jours à ce régime et je reviendrai à Paris. Je crains seulement d'y rentrer sourd. Le Docteur prétend que son air comprimé guérit de la surdité ; je trouve qu'il me racornit le tympan » (2).

C'est encore à Madame de Beaulaincourt que Mérimée écrira le 8 Mai 1868 :

« Je continue ici mes bains d'air comprimé avec des hauts et

(1) Lettres à la famille Delessert, publiées par M. Parturier. (Plon 1931).

(2) Lettres à Madame de Beaulaincourt. Op. cit.

des bas. Ce qui est certain c'est que mes poumons ont gagné à ce régime. Ils ne se contractaient plus guère et maintenant ils fonctionnent. Cela ne m'empêche pas de souffrir encore d'étouffements, mais moins longs et moins pénibles. Si je crève au milieu de tout cela, je mourrai guéri, ce qui est, dit-on, une grande satisfaction pour le médecin » (1).

Nous connaissons maintenant le mode d'administration du traitement, il ne nous manque plus que des détails sur la manière de sortir de la « boîte ». « On laisse l'air s'échapper petit à petit afin qu'en sortant de la cloche, il se trouvât à une même pression atmosphérique qu'à l'air libre ».

Mérimée était arrivé à Montpellier le 15 Avril 1868, il en repart le 17 Mai suivant. De retour à Paris, il écrit à Panizzi, le 28 Mai 1868 : « Après avoir pris vingt-huit bains d'air comprimé à Montpellier, je suis arrivé ici en bien meilleur état que je n'étais lorsque je vous ai écrit. J'en ne suis pas guéri. J'ai des étouffements, mais très courts et le manque de respiration, qui était mon état ordinaire, n'est plus que l'extraordinaire aujourd'hui. De plus, j'avais un emphysème et mes poumons fonctionnaient si mal, que le haut de ma poitrine ne se soulevait pas visiblement, même lorsque je faisais une inspiration profonde. Tout cela a changé, je respire plus facilement ; ma poitrine fonctionne normalement et mon médecin de Paris, de même que le Docteur Maure, qui y est en ce moment, ne m'ont plus trouvé de trace d'emphysème. Vous voyez que c'est un progrès matériel assez considérable » (2).

Le 17 Juillet 1868, l'amélioration subsiste, il écrit à Madame de Beaulaincourt :

« Si cela dure, l'air comprimé est une merveille. Si M. Alain a quelque chose aux bronches pourquoi n'en essaierait-il pas ? Vous avez rue Roquepine, N° 1, un établissement tout flambant neuf » (3).

Le 20 Septembre, il annonce à Madame Delessert son prochain départ pour un second séjour à Montpellier : « Je ne suis pas trop mal. J'ai encore de temps en temps des étouffements plus

(1) Lettres à Madame de Beaulaincourt, Op. cit.

(2) Lettres à Panizzi Op. cit.

(3) Lettres à Madame de Beaulaincourt Op. cit.

courts et moins douloureux qu'autrefois » (1). Il se remet à nouveau entre les mains du Docteur Bertin. Il écrit à Madame de Beaulaincourt, le 24 Octobre 1868 : « Je suis ici depuis trois semaines toujours souffrant. Les bains d'air comprimé qui m'avaient fait tant de bien le printemps passé ne m'ont pas empêché d'attraper un affreux catarrhe qui ne me laisse pas un instant de repos. J'ai des nuits lamentables que je passe à tousser et à étouffer » (2).

A Cannes, en Novembre 1868, il tousse, il étouffe, sans qu'aucun des remèdes qu'il prend avec une touchante docilité le soulage. Le martyre des nuits d'insomnie et de souffrance va commencer. Il écrit, le 16 Novembre 1868, à Jenny Dacquin : « Les bains d'air comprimé, qui m'avaient fait tant de bien au printemps passé n'ont pu me guérir d'une bronchite qui a succédé à mon asthme et qui le vaut bien. Je suis depuis six semaines toussant et étouffant sans que les différentes drogues que je prends avec beaucoup de docilité et de résignation me fassent assez d'effet pour reprendre ma vie habituelle. C'est surtout la nuit que je souffre et me tourmente le plus » (3).

Au Docteur Robin, Mérimée donne encore plus de détails, le 22 Novembre 1868 : « J'ai repris les bains d'air comprimé toujours avec le même sentiment de bien-être, toujours m'endormant dans ma boîte, mais cela n'a pas guéri du tout mon catarrhe. On a essayé des emplâtres de moutarde, des purgatifs et je ne sais combien de drogues sans succès... Le Docteur Gimbert est venu me voir à Cannes de votre part. Il m'a conseillé l'eucalyptus. J'en ai mangé et respiré, le tout en vain. Il m'a fait alors badigeonner le dos avec de la teinture d'iode, ce qui a arrêté la toux et m'a fait dépouiller comme un parchemin... Je ne mange pas. J'ai la répugnance de la viande chaude surtout. Le Docteur Gimbert me fait prendre des gouttes de teinture amère de Beauné, mais je ne m'aperçois pas que cela ait grand effet » (4).

En Décembre, Mérimée tousse sans cesse, ne dort plus, « il broie du noir ». Il écrit le 14 Décembre à Madame de Beaulain-

(1) Lettres à la famille Delessert. Op. cit.

(2) Lettres à Madame de Beaulaincourt. Op. cit.

(3) Lettres à une inconnue. Op. cit.

(4) Notes sur Prosper Mérimée. (F. Chambon). Op. cit.

court : « Je suis pour moi toujours à l'état de catarrhe en rébellion. Rien n'y fait, je tousse et je ne dors pas » (1). Il est si «souffreteux» étouffant et toussant sans cesse que lui, si empressé auprès de ses amis, a oublié de les saluer au seuil de l'an nouveau. Il écrit à Madame Delessert le premier Janvier 1869 : « J'étais si souffreteux ces jours passés que je n'ai pas pensé que nous allions entrer dans une année nouvelle. Qu'elle vous soit heureuse » (2).

Les souffrances sont de plus en plus vives. Il écrit le 9 Février 1869, au Docteur Robin : « Je vais de mal en pire, et je tousse toujours. Je ne mange, ne bois, ni ne dors... Je me suis mis entre les mains du Docteur Gimbert sur votre recommandation. Il me plaît fort et est excellent pour moi. Il a essayé le goudron, le soufre, l'arsenic, etc... Toujours la toux obstinée. Mon plus grand mal était l'insomnie. Toutes les nuits, j'avais une ou deux crises de suffocation, qui duraient une heure ou deux, pendant lesquelles, malgré le soin que j'avais de me tenir sur mon séant, j'éprouvais, je pense, les sensations d'un pendu. J'ai essayé de la codéine, du sirop d'éther, des cigarettes de Stramonium... Je suis allé à Nice et j'ai vu le Docteur Worms, qui m'a paru un homme d'esprit, point charlatan. Il a dit que l'état de mon estomac était pour beaucoup dans mon mal, que ses pilules feraient disparaître les suffocations, mais qu'il fallait guérir ma bronchite et mon estomac par d'autres moyens, surtout par un régime. Le Docteur Maure, que vous connaissez, assistait à la consultation et a approuvé. J'ai essayé les pilules dont il n'a pas voulu dire la composition, cela sent le camphre, l'essence de laurier et rend la langue toute noire. L'effet a été d'abord merveilleux et j'ai eu deux bonnes nuits. Il me semble que leur vertu diminue maintenant. D'un autre côté, le Docteur Gimbert voulait que je continuasse l'usage de l'arsenic. Le Docteur Maure, au contraire, me conseille de m'en tenir aux pilules. Je suis abruti par la maladie et par les remèdes, surtout par le manque de sommeil » (3).

Une lettre du 12 Février à Madame de Beaulaincourt nous apprend qu'il n'a jamais été plus mal. « Je suis si souffrant que j'aime mieux vous envoyer des anémones que de vous parler de

(1) Lettres à Madame de Beaulaincourt Op. cit.

(2) Lettres à la famille Delessert. Op. cit.

(3) Notes sur Prosper Mérimée. (Félix Cambon). Op. cit.

mes maux. Je n'ai jamais été plus mal. Je passe mes jours à tousser et la nuit à étouffer. J'ai lassé tous les médecins du monde et le plus grand de tous, le soleil ne me fait aucun bien. Il faut tâcher de se résigner et d'attendre la fin » (1). Il va en effet si mal que le cœur fléchit. Le Docteur Maure et le Docteur Gimbert ne le quittent plus. Ces mauvaises nouvelles arrivent à Paris et le 10 Mars 1869, « Le Figaro » annonce sa mort. « D'après un bruit qui courait hier soir à Paris, M. Prosper Mérimée serait mort à Cannes avant-hier, à quatre heures de l'après-midi. Nous espérons que cette nouvelle sera démentie ». Et le lendemain, le 11 Mars, le même journal rectifie : « Nos espérances se sont heureusement réalisées. Le bruit de la mort de M. Mérimée était faux. L'académicien peut se lever une ou deux heures par jour ». Et le samedi 13 Mars, « Le Figaro » publie un bulletin de santé. « Le malade est à Cannes entre les mains de deux médecins de ses amis, les Docteurs Maure et Gimbert. Il a été pris d'une nouvelle bronchite qui a réellement mis ses jours en danger. Il a eu une cruelle insomnie de quatre-vingt-douze heures qui l'avait affaibli au dernier point. Au sortir de cette grave attaque, M. le Docteur Maure a écrit qu'il était certain de sauver son malade, bien que le cœur ne fonctionnât plus régulièrement. La vie ne lui sera pas des plus agréables, ajoutait le Docteur Maure, mais M. Mérimée vivra s'il veut suivre un régime salubre. M. Mérimée est fort affecté de son état à tel point qu'attendant la mort d'un jour à l'autre, il a envoyé ses dernières volontés pour tout ce qui devait être fait après son décès, de ses livres, papiers, etc... » (2).

L'illustre malade tenait cependant encore à la vie, car il ajoutait : « Mon rêve est de pouvoir quitter mon lit pour reprendre possession de mon fauteuil à l'Académie », bien que Guizot ait cru devoir y prononcer une sorte d'oraison funèbre. Cette fausse mort de Mérimée qu'il a connue lui donne un sursaut d'énergie. Il plaisante presque. Il écrit à Madame de Beaulaincourt, le 15 Mars 1869 : « Petit bonhomme vit encore, quoique les journaux aient fait son oraison funèbre. Il est vrai qu'il a été très malade au commencement de ce mois. Bronchite aiguë, galopante comme disent les doctes, brochant sur une bronchite chronique. Il paraît que pendant quelques jours je

(1) Lettres à Madame de Beaulaincourt. Op. cit.

(2) Curiosités sur Mérimée, sa fausse mort, M. Parturier. (Figaro 17 oct. 1937).

jétais un assez vilain coton. Je m'en suis tiré en buvant de l'eau-de-vie et en mangeant de l'arsenic. C'est une médecine nouvelle qui guérit pour le moment. Je suis en pleine convalescence » (1).

M. Maurice Parturier a publié dans « Le Figaro » du 17 Octobre 1931, une lettre inédite à Albert Stapfer :

Cannes, 15 Mars 1869.

Mon cher Albert,

« J'ai été très malade, mais je ne suis pas mort, comme les journaux mal informés me l'ont appris. Me voici depuis quelques jours en convalescence, seulement très faible encore. Je me lève pendant plusieurs heures tous les jours. Je ne tousse presque plus, je commence à manger avec appétit. Si le temps n'était pas déplorable, je serais vite sur pieds, mais je n'ose encore ouvrir ma fenêtre. Mon cas a été une bronchite aiguë survenant par-dessus une bronchite chronique. On m'a traité très vigoureusement selon la mode actuelle avec de l'eau-de-vie puis avec de l'arsenic. Je me suis trouvé très bien de l'un et de l'autre.

« Merci de votre bonne lettre. Je ne vous en écris pas plus long, parce que voici l'heure de me coucher.

« Tout à vous.

P. MERIMÉE.

On lui a fait espérer que les beaux jours rétabliraient sa santé, mais il écrit à Panizzi le 6 Avril : « Je n'ai jamais autant souffert que depuis que le soleil a reparu » (2).

Il refuse à l'Impératrice d'aller à l'inauguration du Canal de Suez. Désormais, quand il sort, il doit avoir un pliant sur lequel il se repose toutes les cinq minutes.

De retour à Paris en mai, il mène la vie la plus retirée. Il écrit le 11 Mai 1869 à Madame de Montijo :

« Me voici depuis quelques jours à Paris, je mène la vie la plus retirée que je peux. Je ne sors pas le soir et je ne dîne pas en ville. Toutes ces précautions ne m'empêchent pas d'avoir de temps en temps des étouffements assez pénibles » (3).

(1) Lettres à Madame de Beaulaincourt. Op. cit.

(2) Lettres à Panizzi. Op. cit.

(3) Lettres à Madame de Montijo publiées par les soins du Duc d'Albe, (Edition privée, 8, rue Garancière, Paris 1930).

Le 9 Juin 1869, il écrit à Panizzi : « Je suis toujours dans le même état avec un peu plus de toux qu'à l'ordinaire, très souvent de l'oppression, nul appétit et pas de sommeil » (1).

En juillet, ses oppressions durent un peu moins longtemps, une heure le matin et une heure le soir.

Il pense aller à la Bourboule, mais on le lui défend.

En août, il se réjouit parce qu'un médecin de Cannes est venu avec un remède nouveau qui le soulage un moment. Ce sont des pilules d'eucalyptus.

Puis il va essayer un traitement par l'air comprimé dans un établissement parisien. Cette fois, on ne note aucune amélioration. Il écrit à Panizzi le 16 Août 1869 : « Je me suis mis à reprendre des bains d'air comprimé. Il y a ici un établissement plus **grand** et plus élégant que celui de Montpellier. Les cloches sont si grandes qu'il y tiendrait facilement trois personnes. Le médecin qui préside a une fille asthmatique, très jolie vraiment, mais on ne nous encloche pas ensemble, ce que je regrette » (2).

Cette fois, l'air comprimé ne lui donne plus d'amélioration ; il souffre toujours mais il continue à s'intéresser à tout et entre deux crises « ironise sur les hommes et leur folie ».

En Octobre, il croit qu'il va être atteint comme l'année précédente. Il écrit, de Cannes, le 31 Octobre 1869, à Madame de Beaulaincourt : « Je viens de passer trois jours dans mon lit, très souffrant et croyant que j'allais avoir une bronchite comme l'année dernière. Mais ce matin je me suis senti meilleur que neuf. C'était le froid qui était venu jusqu'ici auquel j'avais payé le tribut ordinaire. Le soleil et la chaleur revenant m'ont tout à fait ranimé » (3).

Quelques jours après, il déjeune à Nice avec Thiers et le Docteur Maure. Mais il s'alite à nouveau et écrit à Madame de Beaulaincourt, le 18 Décembre 1869 : « Je suis sorti hier de ma chambre et presque de mon lit pour la première fois depuis huit jours... Je suis si souffreteux que rien ne me plaît en fait de mangeaille, en sorte que je ne vis guère que de thé et de l'air du temps » (4).

(1) Lettres à Panizzi. Op. cit.

(2) Lettres à Panizzi. Op. cit.

(3) Lettres à Madame de Beaulaincourt. Op. cit.

(4) Lettres à Madame de Beaulaincourt. Op. cit.

Et à Panizzi, le 26 Décembre 1869 : « Ne mangeant pas, je suis très faible. L'animal s'affaiblit et s'il était moins coriace, il y a longtemps qu'il aurait donné sa démission. Je pense très souvent à ce moment-là » (1).

Le 6 Janvier 1870, c'est Jenny Dacquín qui reçoit de tristes appréhensions : « Je suis bien découragé, rien ne me réussit. J'essaye tous les remèdes et je me retrouve toujours au même point ; après quelques jours de calme, le mal revient aussi puissant que jamais. Je dors très mal et très difficilement. Non seulement, je ne mange pas, mais j'ai horreur de toute espèce d'aliment... Je puis à peine lire.... J'ai la certitude que c'est une mort lente et très douloureuse qui s'approche » (2). Sans doute parce que le soleil ne lui fait plus de bien, ainsi qu'il le dit à Madame de Beaulaincourt, le 6 Février 1870 : « Aujourd'hui, le soleil a reparu après une semaine de pluies et de vents glacés. Je n'en respire pas mieux et je vois que je ne respirerai jamais bien jusqu'à ce que je ne respire plus du tout. C'est fort triste et fort ennuyeux de souffrir. Je pense souvent dans les longues nuits à nos amis qui ne sont plus et à M. Fould surtout, qui a eu une si heureuse fin » (3).

Il se sent si mal qu'il craint « de commettre l'indiscrétion de mourir chez quelqu'un qu'il ne connaîtrait pas assez intimement pour se permettre cette liberté ». Il n'ose plus entreprendre un long voyage. Il craint de ne pas pouvoir revenir à Paris et écrit le 13 Mars 1870 à Madame de Beaulaincourt : « Je perds souvent l'espérance de revenir jamais à Paris. Rien ne me réussit. Je suis tous les jours plus faible. J'avais compté sur le retour du beau temps. Nous avons depuis huit jours un soleil admirable, mais il ne m'apporte aucun soulagement. Je ne puis rien faire et n'ai pas la force de me promener. Ce n'est pas moi malheureusement qui vais chercher les anémones » (4).

Le 30 Mars, il écrit à Panizzi : « Pour moi je souffre comme une bête... J'ai à peine la force de lire ; encore, bien souvent je ne comprends rien à la page qui était sous mes yeux et mes pensées

(1) Lettres à Panizzi. Op. cit.

(2) Lettres à une inconnue. Op. cit.

(3) Lettres à Madame de Beaulaincourt. Op. cit.

(4) Lettres à Madame de Beaulaincourt. Op. cit.

sont à mille lieues, très tristement employées... Ce qu'il y a de singulier dans mon état, c'est la répugnance qui me prend vers le coucher du soleil pour tout aliment. Si j'essaye de manger, ma gorge se serre, et il m'est impossible d'avalier. Le matin, je mange un peu, mais en faisant sur moi-même un effort moral considérable » (1).

Et Albert Stapfer, le 30 Mars 1870 : « Le moindre mouvement m'est pénible. Lorsqu'il fait beau, c'est à grand'peine que je fais quelques pas devant ma porte ».

En avri, il s'alite plus de vingt jours, ne sachant s'il pourra revenir à Paris et le 6 Mai 1870, il écrit à Madame de Beaulaincourt : « J'ai grand mal à la tête et je tousse à me rompre la poitrine. Adieu, Madame, je n'ai pas la force de continuer ma lettre. J'espère que nous nous retrouverons à Paris en dépit des révolutions et des bronchites » (2).

Il quitte Cannes le 30 Mai 1870, couche à Marseille et arrive à Paris le premier Juin. Il déménage pour avoir un appartement au rez-de-chaussée. Il peut à peine quitter sa chambre. Pourtant, il cherche encore à guérir, il veut consulter Chepnell qu'il a aidé autrefois à s'installer à Paris. Le 24 Juin, Viollet le Duc écrit à sa femme : « Mérimée est bien mal depuis son retour. Il y a quelques jours, nous avons cru qu'il ne passerait pas la journée. Il va un peu mieux en ce moment, mais cela ne peut aller loin » (3).

Le 1^{er} Juillet, il précise : « Mon pauvre ami Mérimée est bien mal et peut s'en aller d'un jour à l'autre. Les jambes enflent depuis puis une huitaine, ce qui est mauvais signe » (4).

Le 2 Août, il écrit à la duchesse de Castiglione-Colonna : « Je suis toujours tel que vous m'avez laissé, c'est-à-dire en piètre état. Cependant, j'ai pu mettre des pantoufles aujourd'hui, et je vais faire un tour en voiture. On me donne de l'arsenic à présent, mais je ne m'aperçois pas que cela fasse grand effet. Depuis Mithridate, jamais médecins et empoisonneurs, c'est tout un, ne se sont autant exercés sur une pauvre carcasse que sur la mienne. L'arsenic a cet avantage qu'on devient beau quand on n'en meurt point » (5).

(1) Lettres à Panizzi. Op. cit.

(2) Lettres à Madame de Beaulaincourt. Op. cit.

(3) Lettres à Viollet le Duc publiées par P. Trahard. (Champion). 1927.

(4) Lettres à Viollet le Duc. Op. cit.

(5) Lettres à la Duchesse de Castiglione-Colonna publiées par P. Trahard (Boivin 1938).

En effet, écrire une lettre le fatigue. Il reste six semaines sans presque quitter son lit. Le moindre effort le fait étouffer. Ses jambes ont été si enflées qu'il les compare à celles d'un éléphant.

Le 4 Septembre 1870, il croit accomplir un devoir impérieux en allant au Sénat. D'Haussonville nous dit que « ses jambes étaient tellement enflées que pour qu'il pût s'y transporter (au Sénat), il fut nécessaire de les comprimer dans des bandes de flanelle ».

Le 8 Septembre, il part pour Cannes, après avoir recommandé l'Impératrice à Panizzi — et il s'alite pour la dernière fois. Il trouve l'énergie d'écrire une dernière lettre à Jenny Dacquín, deux heures avant sa mort :

Cannes, 23 Septembre 1870.

« Je suis bien malade, si malade, que c'est une rude affaire d'écrire. Il y a un peu d'amélioration. Je vous écrirai bientôt, j'espère, plus en détail. Faites prendre chez moi les lettres de Madame de Sévigné et un Shakespeare. J'aurais dû les faire porter chez vous, mais je suis parti.

« Adieu, je vous embrasse » (1).

Il en écrit également une à la Duchesse de Castiglione-Colonna : « Je suis si malade, si malade que vous écrire de mon lit m'est très difficile... » (2).

*
* *

C'est le Docteur Gimbert qui a soigné Mérimée pendant ses derniers jours. Quelques heures après la mort, Fanny Lagden écrivait à Madame Delessert :

« Il a expiré la nuit dernière sans lutte et a paru s'en aller dans un doux sommeil ; sa santé ébranlée n'a pu résister à tous ces terribles événements politiques. Ils ont certainement précipité sa mort » (3).

*
* *

Le désir que Mérimée avait exprimé d'être enterré à Cannes s'il y mourait, a été respecté ; il repose près de Fanny Lagden.(4).

(1) Lettres à une inconnue. Op. cit.

(2) Lettres à la Duchesse de Castiglione-Colonna. Op. cit.

(3) Lettres à la famille Delessert.

(4) Sur les rapports de Mérimée et de Fanny Lagden. Cf introduction des lettres de Mérimée à Fanny Lagden. Op. cit.

EXAMEN DES FAITS

Des faits et des observations que nous avons plus haut recueillis, que conclure ? Notre lecteur le sait déjà qui nous a accompagnée au cours de notre analyse. Mais peut-être n'est-il point inutile de le redire ici. Tout d'abord, comment ne point s'arrêter avec quelque complaisance sur l'étonnante préoccupation que Mérimée ne cessa de manifester des choses de la médecine. Curiosité intellectuelle ? On le pourrait croire de la part de l'un des plus lucides et lumineux analystes du dix-neuvième siècle. Et l'on ne se tromperait point. Car le **Théâtre de Clara Gazul**, comme le théâtre de Musset, appartient à la littérature de l'esprit plutôt qu'à la littérature du cœur. Non certes que le cœur n'y trouve son compte ; mais l'esprit, l'intelligence, la faculté de généraliser, projettent sur la passion telle qu'elle s'exprime chez Mérimée les plus sûres et les plus dures lumières. Et pourtant, la curiosité intellectuelle est-elle seule en jeu ? Il ne nous le semble pas. Mérimée est un sensible qui se maltraite. C'est un timide qui se voudrait cynique, c'est un inquiet, un **Heautontimoroumenos**, un douloureux. Si nous empruntons au vocabulaire des théologiens une expression particulièrement apte à circonscrire la psychologie de notre héros nous dirions que Mérimée se complaisait volontiers à la délectation morose. Les lettres à la famille Delessert, aussi bien que les lettres à Madame de Beaulaincourt, publiées par M. Maurice Parturier, en administreraient la preuve à qui n'aurait pas été convaincu par la lecture de ces petits drames féroces que Mérimée peuplait si généreusement d'une humanité frénétique et glacée.

Mérimée, bon quoiqu'il en eût, nerveux, impatient, écorché permanent, passait, de ce qu'il appelait « ses humeurs noires » à une extrême gaieté, avec une rapidité dépourvue d'aisance. Il témoigna toujours d'une sensibilité malade, habile à retourner contre elle-même une impitoyable aptitude à souffrir ; et nous voulons bien qu'il ait été plus intelligent que la plupart de ses contemporains, plus distant et farouche qu'eux, mais il reste que l'analyse était pour Mérimée besoin de l'esprit. Il souffrait déjà qu'il ne souffrait pas encore : méfait de l'introspection et qui, déjà, ruina l'âme d'Amiel et troubla la jeunesse de Benjamin Constant. Mais il serait aussi vrai de proclamer qu'il souffrait encore que déjà il ne souffrait plus. Chez Mérimée, l'analyse est un vice. Vice délicieux,

mais non point impuni, car le châtiment y suit toujours les rigueurs de l'esprit d'analyse.

*
**

Mérimée n'était pas médecin, mais il savait penser en médecin, en clinicien, pour tout dire et décrire avec précision, avec exactitude, ses maux. A cet égard, il est permis de dire que peu de praticiens se fussent montrés capables autant que lui d'observer. Sa description clinique est fine, juste, nuancée, serrée, jamais empâtée. Elle va à l'essentiel à travers tous les détails utiles. Elle porte loin. On sent qu'elle émane d'un terrible introspectif.

*
**

Obsédé sexuel, a-t-on prétendu encore. Et rien ne nous paraît moins exact parce que rien ne nous fera oublier les gaillardises et paillardises de cet homme si volontiers attardé parmi les « rats de l'Opéra », aux quartiers interdits des cités méridionales, à l'ombre de ces maisons que Saint-Augustin affirmait être aussi nécessaires que les égouts à l'harmonie de la Cité de Dieu.

*
**

Syphilitique ? Nous avons déjà fait remarquer que le « bouton de mauvaise allure », signalé par lui, ne nous paraissait pas être un chancre. Une seule manifestation aurait pu faire penser à la maladie de Fracastor, ce sont les douleurs gastriques. Mais Prosper Mérimée les accusait à un âge où la maladie n'aurait pas pu être déjà parvenue à ce stade et ces douleurs gastriques inspirent déjà, le 15 Octobre 1831, cette lettre à E. Grasset : « J'ai une gastrite qui me rend horriblement triste et maussade, et qui me fait parfois souffrir beaucoup. Il faudrait, dit-on, s'abstenir de deux choses : de fumer et de..... et c'est impossible » (1).

Quant à l'hypertension, elle ne nous fait pas craindre la spécificité. Il semble qu'elle ne doive pas nous étonner chez un homme qui a fourni les efforts intellectuels que nécessite la production d'une œuvre telle que celle de Mérimée, qui a été un fonctionnaire consciencieux, un grand voyageur, un mondain. S'il n'est pas un obsédé sexuel, nous reconnaissons qu'il a été à la fois un gourmand et un gourmet des joies de l'amour. L'excès du tabac put enfin influencer sa tension artérielle aussi bien que son appareil respiratoire et son estomac.

(1) Lettres aux Grasset. Op. cit.

Nous avons cité une lettre relative à la blennorrhagie. Nous sommes donc certaine que Mérimée a contracté cette maladie, mais nous ne croyons pas devoir lui attribuer les rhumatismes accusés dont il se plaindra plus tard.

*
**

Nous ne pensons pas davantage que Mérimée ait été un tuberculeux. Nous ne lui découvrons aucun symptôme clinique personnel et ne lui connaissons aucune hérédité redoutable, le cas de son cousin ne pouvant justifier un diagnostic que ne corroborerait aucune symptomatologie. N'aurions-nous pas trouvé, en effet, chez un malade qui s'observait aussi attentivement, trace de crachements de sang, de fièvre, de sueurs nocturnes ou d'amaigrissement ? Notre patient, constatant ces signes alarmants, n'aurait-il, au moins une fois, manifesté la crainte de mourir comme Fresnel, lui qui avait été si effrayé par la mort de Cousin et par celle de Sharpe, et qui craignait toujours une apoplexie parce que ses deux amis en étaient morts ?

*
**

Nous ne croyons pas non plus que Mérimée ait été un cardiaque « essentiel ». Nous ne trouvons chez lui aucun signe de lésion valvulaire, et si nous devons lui reconnaître de l'asystolie, il conviendra de préciser que cette asystolie fut secondaire à son état pulmonaire.

*
**

Nous rejetons de même le diagnostic d'angine de poitrine. S'il avait connu la crise d'angor, il l'aurait décrite éloquentement, nous donnant des détails précis sur ses sensations de constriction et d'angoisse.

*
**

Nous trouvons, par contre, des manifestations de diathèse arthritique : névralgies, lumbagos, douleurs intercostales, torticolis, migraines. Il est toujours à la merci du premier changement de temps. Il n'est de baromètre qu'il ne surpasse par la sûreté de ses prédictions. Il a constaté que le soleil est son grand guérisseur. Il s'y rôtit.

*
**

Mérimée n'est pas seulement un asthmatique, mais il a présenté d'abord des bronchites aiguës qu'il désignait sous le nom de « rhumes affreux ». Ces bronchites ne peuvent d'ailleurs guère nous

BIBLIOGRAPHIE

[Dans cette bibliographie très restreinte, nous ne donnons pas le détail des études générales qui ont été consacrées à Mérimée par Sainte-Beuve, Taine, Faguet, J. Lemaitre..., et surtout par les « Mériméistes » plus récents, Tourneux, Chambon, Filon, Pinvert, Trahard...]

Chambon (Félix). — Notes sur Prosper Mérimée. (Mâcon, Protat Frères). 1902.

Chronique Médicale 1896-1899-1901-1908-1925-1927.

Figaro, 17 Octobre 1931. — Curiosités sur Mérimée. Sa fausse mort.

Filon (Augustin). — Mérimée et ses Amis (Hachette) 1922.

Genty (Dr. Maurice). — Charles Robin, Médecin de Mérimée (Le Progrès Médical, 1925, N° 9). — Les Amitiés littéraires de Charles Robin (1927, N° 6).

Haussonville (Comte d'). — Prosper Mérimée, Hugh Elliot (Calmann-Lévy) 1885.

Mercure de France, 1^{er} Juillet 1937. — Lettre au Baron Pichon.

Mérimée (Prosper). —

Lettres à Madame de Beaulaincourt, publiées avec introduction et notes par M. Maurice Parturier (Calmann-Lévy). 1936.

Lettres à la Comtesse de Boigne, publiées avec introduction et notes par Laurent de Sercey (Plon). 1933.

Lettres à la Duchesse de Castiglione-Colonna, publiées par P. Trahard. (Paris, Boivin). 1938.

Lettres à la famille Delessert, publiées avec introduction et notes par Maurice Parturier (Plon). 1931.

BIBLIOGRAPHIE

[Dans cette bibliographie très restreinte, nous ne donnons pas le détail des études générales qui ont été consacrées à Mérimée par Sainte-Beuve, Taine, Faguet, J. Lemaitre..., et surtout par les « Mériméistes » plus récents, Tourneux, Chambon, Filon, Pinvert, Trahard...]

Chambon (Félix). — Notes sur Prosper Mérimée. (Mâcon, Protat Frères). 1902.

Chronique Médicale 1896-1899-1901-1908-1925-1927.

Figaro, 17 Octobre 1931. — Curiosités sur Mérimée. Sa fausse mort.

Filon (Augustin). — Mérimée et ses Amis (Hachette) 1922.

Genty (Dr. Maurice). — Charles Robin, Médecin de Mérimée (Le Progrès Médical, 1925, N° 9). — Les Amitiés littéraires de Charles Robin (1927, N° 6).

Haussonville (Comte d'). — Prosper Mérimée, Hugh Elliot (Calmann-Lévy) 1885.

Mercure de France, 1^{er} Juillet 1937. — Lettre au Baron Pichon.

Mérimée (Prosper). —

Lettres à Madame de Beaulaincourt, publiées avec introduction et notes par M. Maurice Parturier (Calmann-Lévy). 1936.

Lettres à la Comtesse de Boigne, publiées avec introduction et notes par Laurent de Sercey (Plon). 1933.

Lettres à la Duchesse de Castiglione-Colonna, publiées par P. Trahard. (Paris, Boivin). 1938.

Lettres à la famille Delessert, publiées avec introduction et notes par Maurice Parturier (Plon). 1931.

Lettres à Fanny Lagden, publiées par MM. G. Connes et Pierre Trahard. Collection des études de littérature étrangère et comparée (Boivin). 1938.

Lettres aux Grasset, publiées par Maurice Parturier (La Connaissance). Paris 1929.

Lettres à une Inconnue (Michel Lévy Frères). 1874.

Lettres à une autre Inconnue (Paris, Calmann-Lévy).

Lettres à F. Michel, publiées par P. Trahard (Paris, Champion). 1920.

Lettres à la Comtesse de Montijo, publiées par le Duc d'Albe (édition privée, 8, rue Garancière, Paris). 1930.

Lettres à Panizzi, publiées par L. Fagan (Calmann-Lévy). 1881.

Lettres à Viollet-le-Duc, publiées par P. Trahard (Paris, Champion). 1927.

Une correspondance inédite (Revue des deux Mondes, 1^{er} Mars 1896 et numéros suivants).

Pravaz (Docteur).

1^o Second mémoire sur l'emploi de l'air comprimé, publié en 1841 (Lyon, C. Savy).

2^o Essai sur l'emploi médical de l'air comprimé (1850, Lyon, C. Savy).

Pinet G. — Léonor Mérimée (Champion). 1913.

Revue de Paris 1830. — Fresnel, par Arago, de l'Académie des Sciences.

Roth (Georges). — Pages choisies de Prosper Mérimée (Préface). (Delagrave). 1926.

Trahard Pierre. — Jeunesse de Mérimée (Champion). 1925. ..
Vieillesse de Mérimée (Nogent-le-Rotrou, Daupeley-Gouverneur). 1930.

Trahard et Josserand. — Bibliographie des œuvres de Prosper Mérimée (Champion). 1929.

Triaire. — Bretonneau et ses correspondants (Alcan, Paris). 1892.

